

Voyage dans le désert, un voyage intérieur

Les attentes

On y est. Le désert est de caillou pour ces premiers jours. La « porte » est matérialisée par deux cairns que nous avons échafaudés à plusieurs reprises avant qu'ils ne se stabilisent. Le petit groupe que nous sommes s'égraine pour franchir un par un ce passage. La silhouette de Michaël s'efface derrière la première colline quand Damien engage le pas à son tour. Il a prit de le temps, restant un moment sans bouger, à l'entrée de cette nouvelle aventure. Un voyage qui sera encore différent de toutes les autres fois. Il s'installe en lui-même, comme une prière silencieuse. La proposition est de formuler une intention pour ce voyage. Une entrée en matière comme je les aime: Donner de l'importance à cet instant en le vivant comme un rituel.

Avant de prendre mon tour, je réfléchis pour faire un vœux, invoquer une intention, ou au moins éclaircir mes désirs pour ce voyage qui sera certainement initiatique, mais rien ne me vient! Le flou total. Plus je réfléchis, plus cela s'embrouille, plus cela m'énerve. J'arrive ici avec rien, aucune idée précise de ce que j'espère retirer de cette expérience. Je suis vide, ou trop pleine, et pourtant ce n'est pas le moment! Cela me semble être un tel gâchis de ne pas mettre à profit ce symbole puissant de la porte. Ces pensées en termes de rentabilité ne me plaisent pas du tout évidemment. Double colère.

Je marche, en ressassant ma frustration, « je n'ai rien trouvé à demander au désert... » Au fur et à mesure mon pas change, la répétition s'installe. Mon souffle se fait plus profond et rapide pour suivre le rythme cardiaque emballé sous l'effort. L'endurance se trouve, quand je suis ainsi, focalisée sur mes sensations. Mon corps est mon allié si je reste avec lui... Ici la pierre roule sous le moindre pas inconscient, la présence est de mise. Chaque instant est dense. Les pensées se font plus rares, malgré qu'elles tournent toujours autour de ce même sujet.

Les offensives de mes idées colériques se font évidentes. Elles arrivent comme des flèches qui essaient de m'atteindre. Et pourtant au fur et à mesure que je regarde leurs envolées, elles tombent de plus en plus loin de leur cible. Comme si mon rythme de marche soutenue les épuisait. Elles perdent de leur force, puis faibles et désespérées, mignonnes comme des bébés flèches qui dans leur innocence essaient encore de me toucher. Elles se battent, sans se rendre compte que ce n'est plus possible de me déstabiliser, c'est attendrissant. Soudain je vois d'où viennent ces piques. Madame spirituelle avait repris les reines. Je perce en elle sa croyance formidable qu'« évoluer » donne un sens à la vie. Sans un sens, vivre c'est terrifiant n'est ce pas ? Elle voit que je la vois et que je compatis. Elle tire une dernière flèche, sans grande conviction, mais elle sait qu'elle est mise au jour, et se met à pleurer. La honte la prend : quelle attente exigeante elle a eue, quelle miséricorde que cette vie à toujours chercher être mieux, plus ceci, et moins cela. Le seul sens ici bas est de ressentir pleinement ce qui est là, tellement pleinement, à en jouir.

Alors j'ouvre vraiment les yeux, comme si je me réveillais d'une torpeur indétectable avant, et ce qui m'entoure m'apparaît encore plus clair, plus réel et magnifique. Je vois le paysage

incroyable, le ciel immense, Damien, mon Amour, qui est en pleine ascension, j'imagine Michaël loin devant, avec l'équipe des cinq dromadaires et nos trois accompagnateurs, et Aline qui est derrière moi, je ne sais à quelle distance. Je m'arrête et me retourne pour voir d'où nous venons et je distingue un chèche orange qui recouvre et vole autour de la jeune femme. Tout va merveilleusement bien, une détente heureuse m'apaise.

Le désert n'est pas magique. Il n'est pas là pour m'offrir une expérience exceptionnelle, me faire rêver ou m'éveiller. Il est simple. Il est tellement là juste pour lui, parfait comme il est dans tous ses aspects. Son entièreté, me renvoi à mon entièreté, dans toutes mes contradictions et complémentarités. Soudain entre le désert et moi la frontière s'écroule. D'un seul coup la nature m'attrape, et me défait, me projette bien plus loin que ce que je croyais connaître d'elle, et de moi. Elle me détrône, avec puissance et bienveillance, et je saisis ma vraie grandeur. Le désert terrasse et va terrasser en moi tout ce qui ne naît pas de l'humilité.

Les secrets des apparences

Nous nous arrêtons pour établir le campement. Aux alentours de la tente, une surprise nous attend. Le désert c'est le dénuement pauvre pour celui dont la curiosité s'arrête tôt. Marche, adaptes toi, acceptes les conditions, et le coffre aux trésors s'ouvrira : au milieu de cette surface plane et aride, je ne pouvais pas deviner, tant que je n'y étais pas, le canyon qui s'ouvre quelque mètres plus loin. Un paradis de verdure sinueux au creux du terrain de cailloux ocre et noirs.

Humilité

Le repas nous est servi avec cette générosité abondante qu'ont les berbères. Je n'ai absolument pas faim ni envi de manger. Damien est en jeun aussi. Heureusement qu'Aline et Michaël ont bon appétit. C'est très surprenant d'être délivrée de cette sensation et du besoin de se nourrir. Il reste la culpabilité de ne pas faire honneur au cuisinier. Se donner une liberté demande de l'assumer, il n'y a rien à faire, tout a un prix.

Les pans de la tente s'ouvrent sur l'étendue que nous avons traversée cette journée. L'horizon est loin. Et celui-ci est en train de fondre doucement. La terre et le ciel se mélangent, tout prend une teinte gris sable. Nous n'osons le croire, mais les premières pluies confirment l'orage. En quelque instant ce ne sont plus des gouttes mais des trombes d'eau qui s'abattent sur notre toit en tissu. Le guide, le cuisinier et le chamelier, accourent leurs cirés sur le dos et une grande bâche dans les mains. Ils s'empressent au mieux pour l'étaler sur la tente et l'attacher aux piquets. Le plastique se débat dans le vent violent. Les matières s'entrechoquent, les gouttes crépitent le sol, les interstices claquent. Notre campement se fait inondé, assez lentement pour que nous ayons le temps d'enfiler une tenue chaude et à tendance étanche.

En quelques minutes le « confort et l'acquis » se disloquent de manière inéluctable. Alors se réveille l'instinct de survie, une forme de peur qui donne de l'énergie et nous pousse à l'action. Je n'ai jamais été dans des situations de grande catastrophe naturelle, peut être que la peur me figerait violemment. Mais ici, il y a quelque chose qui au fond me réjouit. Cette ambiance apocalyptique éveille la vigilance et les sens, l'instant prend une toute autre vitalité, et une toute autre chaleur. En effet un doux sentiment de fraternité vient nous lier les uns aux autres.

Au vu de la piscine qui est apparue exactement autour et dans notre tente, la disposition des campements est toujours la même et par la force de l'habitude un creux s'était formé invisible jusque là.

Ensemble nous portons la tente, un piquet chacun, pour la sortir de l'emplacement inondé, et l'amener sur une surface plane. Les matelas ont un pouvoir d'absorption assez impressionnant, au vu de leur changement de poids quand ils passent du sec au détrempe! Légèrement euphorique, les rires résonnent, la situation étant impressionnante mais loin d'être dramatique. Nous avons verticalisé avec les moyens du bord notre literie pour qu'elle s'égoutte au mieux. Il reste quelques couvertures sèches qui amortiront les cailloux dans notre dos cette nuit. Nos amis Berbères sacrifient de bon cœur leur couchage sommaire pour notre confort.

Enfin calés dans nos sacs de couchages, le noir et le silence plus purs qu'ailleurs s'installent. Le moindre bruit révèle l'exceptionnel vide sonore.

Je n'arrive pas à dormir malgré la fatigue. Nous avons la tête du côté de l'ouverture, c'est agréable, tout en étant peut être pas assez sécurisant pour me laisser aller complètement. Nous sommes cinq chenilles colorées ce soir sous cette tente. Ahmad dort avec nous en cas « d'urgence tempête. Damien a fait en sorte que ce jeune et charmant guide ne se retrouve pas à côté de moi. Impossible de prendre cela pour de la jalousie de sa part, bien au contraire sa manière de se positionner nourrit ma fierté d'être sienne. Je n'aurais pas aimé non plus qu'il dorme à côté d'une femme de cet acabit, bien que ni l'un ni l'autre ne sommes dupe de son masque subtilement porté. La gentillesse est excessive quand elle cache la peur de ne pas être aimé. Leur culture semble induire un oubli d'eux même pour prioriser sur le collectif, chose qui évidemment à ses lumières et ses ombres, et qui est présente chez nous aussi, à l'inverse. Mais Damien a surtout voulu nous protéger suite à la confiance de Ahmad : Dans l'ambiance très joyeuse et légère du diner, il a raconté qu'il bouge beaucoup en dormant et qu'il peut prendre son voisin de lit pour sa dulcinée.

Les flashes dans le ciel recommencent. On dirait un bouquet final de feu d'artifice, sans aucune détonation. Seul le vent se fait entendre. Je l'avais redouté, et revoilà ce spectacle impressionnant qui me donne l'impression d'être recluse sous le seul petit abris

fragile que nous avons à des kilomètres la ronde, tel un vaisseau sur la lune. La peur s'immisce en moi, d'abord le ventre qui se serre, puis mes pensées se font contaminées.

J'essai alors de me raisonner, de me rappeler quelle matière sert de paratonnerre ? Qu'est ce qui nous protège ici ? Je crois, si j'ai bien compris la physique, que nous sommes plutôt en train de tendre une belle invitation à la foudre avec les piquets en fer qui tiennent la tente, et la densité ultra faible de tentations qu'il y a autour de nous sur des distances inquiétantes. Je me colle un peu plus contre mon amoureux. Ho solitude... Il dort...

Cela ne s'arrête pas, j'ai l'impression maintenant d'être descendu aux enfers, je n'ose plus ouvrir les yeux. De toute façon les flashes sont si intenses qu'il ne vaut mieux pas les regarder. Je pris pour ne pas avoir une envie pressante de petit coin, je peux m'y attendre. J'essai de ne pas m'y attendre. J'essai de respirer... mais justement je sens une oppression dans la poitrine et mon cœur qui bat fort et vite. En plus de l'orage je vais faire une crise cardiaque! Ici... Non, pas le temps, on est trop loin de tout, ils n'auraient jamais le temps de me sauver, de m'emmener à l'hôpital... On est si loin, toute cette étendue, sous nos pieds, au dessus de nos têtes... Ou est la civilisation? Nous sommes si petits... Si « rien »... Des éclairs, et voilà, c'en est fait de nous. Mes enfants, peut être qu'ils avaient pressentis que leur mère ne reviendrait pas. Ils avaient peur pour moi. Je respire de plus en plus difficilement. Ok stop, Je chuchote :

« - Mon Amour... je n'arrive pas à dormir... j'angoisse »

Il me répond claire comme si il n'avait pas fermé l'oeil :

« Je comprends... Relis-toi au cristal de la Terre.»

Aucun reproche, aucun agacement, rien que cet accueil, qui n'est pas rien, me remet sur les rails de la confiance.

« Oui, merci. »

En un coup je rejoins le cristal, au centre du centre, au fond. En une seconde, j'entre dans une autre dimension. Celle où la peur est bercée par des bras bien plus grands ; «Gaïa, douce Mère, les éclairs c'est toi aussi, les immensités c'est toi aussi, douce Mère, moi, nous, c'est toi aussi. Mourir n'est pas ce que mon ignorance me fait croire, et je ne mourrais pas cette nuit. Dans tes bras d'amour, contre mon amoureux, mes enfants dans le cœur, grands comme des sages et moi petite comme l'innocence, je m'abandonne enfin.

Eveil des sens

L'eau qui est tombé cette nuit, circule ce matin dans le canyon, en petites cascades aux grés des bassins sculptés dans les pierres plates. Un ruissellement dense de terre délavée, entourée d'une végétation vert tendre. Et déjà les grenouilles et leurs petits têtards

habitent ces lieux bénis. Une harmonie que la main de l'homme ne pourrait égaler. Peut-être dans la forme, mais il manquerait l'essentiel : Le goût du miracle, l'eau s'offre ici comme le graal. Il n'y a pas d'efforts à faire ou rien à expliquer pour ressentir la merveille; l'apparition de cet élément en ce lieu semble si improbable que sa présence est exaltante. Cette rivière s'écoule comme le sang de mes veines. Mes pieds entrent dans le courant chantant, alors chacune de mes cellules boit l'éveil de la vie. L'énergie vient me remplir comme l'eau dévale autour de mes chevilles. Dans ce décor réel et authentique, je retrouve le goût aventureux de l'exploration. Chaque bassin est un paysage différent, chaque angle de vue est un nouveau régal pour les yeux. Je saute de pierre en pierre, avec confiance et vigilance. Elles sont lisses, propres et chaudes, mais ce serait dommage de se casser un orteil, ou pire... Je savoure ce retour à la source.

J'ai vue la Terre dans son enfer cette nuit, et dans son paradis au matin, dans les deux j'ai rencontré l'émerveillement.

La transhumance

Chaque étape nourrit quelque chose. Chaque départ est un renouveau. En remballant le campement, se range dans un coin de soi l'expérience faite en ce lieu. Elle va continuer à se faire une place en moi, en éclairant certain endroit, ou pas, mais il n'y a plus à s'en occuper. Le lâcher prise se fait. Passons à autre chose.

"Marcher, atteindre, s'installer, profiter, être ici, se remplir d'instant, ma tête se vide à l'image des alentours... Se reposer et s'abandonner une nuit, puis rassembler mes affaires, mes pensées, mes expériences de la veille, du passé, voir mon corps et mon esprit se délester de choses, de poids, pour garder l'essentiel, repartir... Lâcher prise... Vivre le pas, vibrer le paysage, être petite comme ce grain de sable, me laisser happer par la voix lactée, me sentir vivante dans chaque cellule, alors que "je " meurs et renais sans cesse."

Enfermement

Les voiles du chèche bleu indigo me protègent du soleil et dansent autour de moi. Ils me font comme une douce enveloppe. Je n'ai pas mit mes lunettes de soleil pour ne pas tricher avec la réalité. Les rayons chauds frappent ma peau, et il vaut mieux qu'elle en soit informée pour réagir naturellement. Les poisons de la crème solaire resteront dans leur tube. Comment en est-on arriver là ? A inverser ainsi les choses ? Où est le poison ? Dans les rayons ou la crème ? Nous sommes dans une telle confusion.

J'ai noué les tissus autour de mon visage, au plus près de mes yeux pour leur faire de l'ombre, et je rabats un pan sur ma bouche pour ne pas avaler les bourrasques de vents sablées.

L'espace est immense et pourtant je suis confinée dans des limites très restreintes. Je suis prisonnière de cette chaleur, de ce sable, de ce vent et de cette étendue qui ne présente aucunes distractions. Ma prison habituelle est rétrécie, jusqu'au plus près de moi. Mon corps en est les murs. Je le sens à chaque instant, que ce soit par les conditions extérieures, mais aussi par la fatigue. Je suis malade, le nez coule, la fièvre me cotonne l'esprit, et un marteau cogne sous mon crane. Une bonne sinusite me tient, le tout ajouté aux menstruations... J'ai eut tout le matin pour rager contre le phénomène... Mon état allait m'empêcher de profiter de tout c'était sûre. Maintenant la fatigue me fait relâcher les tensions, j'accepte les faits, je me laisse entrainer au fond de moi. Je marche, j'observe. C'était justement de croire en une potentielle frustration qui m'empêchait de profiter de tout. Le lendemain à ma grande surprise la maladie aura presque disparue.

Ancrage

Je marche, je le regarde et je le vois. Il y a « regarder » et il y a « voir ». Mes yeux ne s'habituent pas à lui. Je prie que cela n'arrive jamais. J'aime le saisir de loin, le saisir dans son entier. Se tenir tout près, toujours, est si tentant, que cela est risqué, je pourrais oublier ce plaisir. Il porte sa tenue d'aventurier, il me séduit. Je peux plonger délicieusement dans ce sentiment d'être une femme, me laisser être sans inquiétudes de ce coté qui est le mien.

Je repense à cette photo de lui, sur le réseau social. Deux ans avant, je tombais dessus et ajoutait un commentaire, à la grande liste de réactions qui défilaient. Son image me mettait en joie et me chamboulait profondément... Il existe. Sur ce portrait, Il portait la même tenue beige qu'aujourd'hui, pantalon léger et chemise à demie ouverte sur son torse large et rayonnant, un regard plein d'amour, sa chevelure de lion retenue par des lunettes de soleil. Puissance et douceur émanant de lui dans un équilibre rare et savoureux. Jamais à ce moment là je n'aurai osé frôler l'idée d'une relation privilégiée avec lui. Je ne pouvais que le reconnaître comme l'homme libre, droit et respectueux qu'il est, et remercier pour son existence. Un homme qui est là où j'attends l'homme et comme jamais je n'en avais croisé.

Le souvenir de notre rencontre me revenait en une sensation globale qui se rapproche d'« Une naturelle révélation ». Une ambiance douce et presque irréaliste me reste des quelques moments de partages que l'on s'est octroyés. Une vague de fond à commencer à se mouvoir en moi alors qu'elle était endormie et enfouie depuis une éternité, telle la Belle au bois dormant. Une vague qui a prit son temps, discrètement, pour atteindre la surface. Ce rêve enfoui, celui que l'enfant se réjouissait d'imaginer de l'amour, que les expériences concrètes ont froidement saccagées, c'est ce que la jeune fille a oublié pour se contenter d'un morceau de rêve qui voguait par là, même pas le sien, c'est ce que la femme a projeté

et minimisé sur des attentes toutes petites, qui cachaient ce rêve, bien plus vaste, bien plus simple, bien plus vrai. Celui -ci s'est remis à vibrer quand cet homme a croisé ma route. Un rêve si simple et naturel, qu'il ne ressemble pas à un rêve à proprement dit.

A cet instant, il marche devant moi, plus loin, dans son propre espace. Je suis heureuse et sereine, c'est un miracle là encore, que je ne sois pas en train de faire de cette distance un drame affectif, une preuve de désamour, un couteau en plein cœur. Oui c'est le miracle du lien subtil et plein entre nous que je sens quelque soit la distance géographique. Bien avant de rejoindre nos peaux, la rencontre s'est faite dans verticalité de nos âmes, là où n'existent ni les kilomètres ni le temps. Nous nous sommes reconnu dans un endroit où ne réside plus que l'essentiel où personne ne m'a jamais rejointe.

Il s'arrête et m'attend. Cela me semble évident, autant que cela me remplit d'extraordinaire. Son sourire et ses bras, mes lèvres et nos Êtres s'accueillent. Nous continuons côte à côte, en silence. J'aime cela avec lui. Ce silence mental, ce plein de présence, cette évidence. Avec lui, tous les paradoxes s'unissent, tous les contraires se complètent, avec lui tout me semble possible.

Au loin le sable et ses dômes se dessinent. Le désert semble tout petit vu d'ici. Nous avons hâte de sortir de ce terrain rocailleux, une soif de douceur et de courbes voluptueuses se fait sentir.